

---

## ORALITÉ ET ÉCRITURE DE L'HISTOIRE

### Entretien avec François Dosse

Santa Maria, UFSM, juillet 2003.

*Amanda Eloina Scherer*

*Pour votre livre sur De Certeau, vous avez réuni un tas de papiers, un tas de documents, des choses qui vont construire cette histoire, vous avez fait pas mal d'entretiens avec des gens qui ont connu De Certeau; Par exemple Paul Ricoeur, vous ne l'avez jamais interviewé pour votre livre; comment pour un labo qui se veut de recherche, comment on peut construire cette histoire ?*

François Dosse

Vous posez une question majeure, clé, qui pose le problème de l'oralité, à l'intérieur de l'écriture, et de l'articulation entre ces deux dimensions, source orale et construction narrative, c'est un problème qu'on trouve en général dans un domaine qui se développe en France, qui est celui de l'histoire du temps présent, quel que soit le domaine intellectuel, politique ou autre, se confronte à - ce qui définit d'ailleurs l'histoire du temps présent - se confronte à l'existence de témoins, et donc à la nécessité d'en appeler aux témoignages, problèmes qui ne se posent pas quand on fait l'histoire de temps reculés; c'est un des points majeurs, qui est le problème de la relation entre l'histoire et la mémoire, et pas seulement en France.

Comme vous l'avez bien dit, j'ai nommé dans mes travaux, j'ai fait un usage inflationniste des entretiens. La première raison de ce recours, est d'abord curieusement une incompétence : si je reprends les grands sujets d'enquête, premièrement le structuralisme je suis parti de l'idée de travailler , comme je l'ai expliqué hier, le structuralisme a été très important dans l'évolution de l'historiographie en France, que si je voulais comprendre cette évolution, il fallait que je comprenne mieux ce qu'avait été le structuralisme, mais comme je n'étais qu'historien, j'ai du voir un certain nombre de spécialistes, anthropologues, psychanalistes, linguistes, sémiologues, philosophes, pour comprendre à partir d'eux la fécondité et les impasses du

---

paradigme structuraliste. Donc effectivement depuis le structuralisme, j'ai utilisé beaucoup de sources orales.

Ensuite je suis tombé en extase quasi mystique devant l'oeuvre de Paul Ricoeur, et j'ai voulu, en tant qu'historien, rendre justice à l'importance de son oeuvre, et aujourd'hui pleinement reconnue en France, mais qui a traversé une période difficile dans les années 70, au point qu'il a du aller enseigner aux USA, à Chicago; et j'ai donc, je me suis dit que je voulais faire un biographie intellectuelle, et je me suis adressé par lettre à Paul Ricoeur, pour lui dire que j'allais faire ce travail, et que j'aimerais bien le rencontrer; il m'a renvoyé une lettre tout à fait aimable, mais me disant qu'il voulait être tenu à l'écart d'un travail fait sur lui-même; donc là je me suis trouvé avec un profond désir de faire un travail sur lui, mais un handicap qui était de ne pas pouvoir le rencontrer, et de trouver des archives, parce que si je ne le rencontrais pas ça voulait dire que je ne pouvais pas avoir accès à sa correspondance, que je ne pouvais avoir accès à ses notes de préparation de livres, que j'avais accès à rien : comment faire un gros livre - parce que le livre est assez gros - avec rien : c'est la question que je me suis posée. Finalement j'ai résolu - si l'on peut dire, on ne résoud jamais - j'ai contourné le problème en démultipliant les entretiens, donc là encore les sources orales, avec tous les gens qui ont croisé, connu Paul Ricoeur avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre dans les milieux philosophiques, dans les milieux protestants, parmi les philosophes, les sciences humaines, etc... j'ai donc fait effectivement là un gros travail pour rassembler ces sources orales, parce qu'il y a - si ma mémoire est bonne, autour de 170 entretiens.

C'est un travail - puisque que je travaille seul - c'est un travail long, parce que ça veut dire que j'enregistre, je transcris tout ce que j'enregistre, et que je fais des sélections des passages que je vais utiliser ou pas; c'est-à-dire que ça occupe beaucoup de temps, c'est un passe-temps important ! En même temps, ça a été pour moi, un très grand plaisir, parce que ce qui se passe dans un entretien informel comme ça , c'est quelque chose d'extrêmement intense, sur le plan intellectuel, mais aussi sur le plan émotif, affectif ; les gens sont amenés à dire des choses qu'ils n'ont jamais écrites, qu'on ne trouve pas dans les livres et tiennent de l'échange, de la rencontre, de la relation. Et

---

là où je suis content, un des mérites, parmi mes informateurs, parmi ces sources orales, un certain nombre sont morts aujourd'hui - moi je suis mort de fatigue, mais eux sont morts réellement -, et en fait si je n'avais pas été cherché leur témoignage, ils seraient morts sans avoir pu le donner; alors là c'est un mérite, un intérêt important.

L'autre - j'ai dit que je parlais d'un handicap - l'autre intérêt que j'ai trouvé à utiliser de façon inflationniste ces entretiens (métaphore économique) parfois c'est trop, et encore c'est une sélection, et dans le Ricoeur, et dans le De Certeau, un autre problème c'est que j'ai du sacrifier un certain nombre de témoignages intéressants, sinon le livre devenait trop important, donc il fallait quand même être raisonnable. Et alors, l'autre intérêt que j'ai trouvé à démultiplier - c'est là où on va se retrouver sur la théorie littéraire - c'est que en utilisant la mémoire orale, le témoignage, j'ai privilégié, dans mon approche, sans le vouloir, mais en le pratiquant, j'ai privilégié la réception, la réception de gens comme Ricoeur et de Certeau, et la réception de leur oeuvre, et on retrouve des travaux de la théorie de la réception esthétique de Jauss, du grand théoricien allemand, Jauss, sur la théorisation de la réception esthétique, une oeuvre n'est pas seulement une intentionnalité de son auteur, mais ce qu'en font les lecteurs; et les modes d'appropriation des lecteurs sont des modes d'appropriation qui correspondent à un horizon d'attentes, pour reprendre une catégorie à un autre Allemand qui est Kosselek, et donc d'autre part, cette réception, cette appropriation est forcément plurielle, et elle nous renvoie au fait que... un itinéraire intellectuel, une oeuvre, n'a pas un sens, mais une multiplication de sens en fonction de la multiplication des lecteurs, de leurs pratiques, du moment où ils lisent, où ils s'approprient une oeuvre.

Et du coup, j'ai appelé ma biographie intellectuelle sur Ricoeur, le titre est Paul Ricoeur, et le sous-titre c'est "les sens d'une vie", c'est-à-dire qu'il y a bien une vie, une unité qui s'appelle Paul Ricoeur, et qui a 90 ans aujourd'hui, qui a traversé le siècle. Mais, il y a une pluralité du sens qu'a produit son itinéraire, sa pensée, son oeuvre; et c'est là où finalement je suis parti d'un handicap pour arriver à quelque chose qui est finalement beaucoup plus riche que si je m'étais contenté de faire un parcours linéaire de partant seulement des écrits et des

---

sources propres à Ricoeur, et j'en avais fait un continuum chronologique, parce que... en fait il y a cette pluralité d'appropriations, de réceptions. Evidemment j'étais très angoissé au moment où le livre a été publié, et où le pavé a été envoyé à Paul Ricoeur; j'étais très angoissé de savoir quelle serait sa réaction. Alors là j'ai été très content lorsque j'ai reçu une lettre très belle de Ricoeur lui-même me disant que j'avais été aussi austère que lui, en finalement faisant en sorte qu'on ne se rencontre pas, parce que ça a duré tout de même 3 - 4 ans, et que le temps était peut-être venu de se rencontrer ! Et pour moi ça a été extraordinaire.

J'ai été particulièrement sidéré, étonné qu'après cette rencontre, quelque temps après, Paul Ricoeur m'ait demandé de suivre son propre manuscrit qu'il a publié récemment, en 2000, qui s'appelle "la mémoire, l'histoire, l'oubli", et il m'a demandé si j'acceptais de le conseiller sur le plan de l'historiographie, et là ça a été tout d'abord évidemment un acte de confiance, le ciel est tombé sur ma tête, mais outre cet événement, c'était quelque chose d'extraordinaire pour moi, parce que j'avais été frustré, coupé de toute la gestation de son oeuvre, de toutes ses archives, et tout à coup, j'étais dans un processus d'élaboration de son oeuvre, et un acteur dans l'élaboration de son oeuvre, puisque si je voulais lui être utile, il fallait que je prenne mon stylo rouge - et pas bleu - pour corriger comme un professeur le fait avec son élève, dire "ça, ça ne va pas...", "ça, il faut lire tel livre...", "vous ne pouvez pas dire ça...", lui couper une page, lui dire "ça, c'est une répétition de la page d'avant...", et "là vous allez lire tel et tel livre...", telle punition, et comme ça, page par page, je tapais mes critiques; et d'autant plus dur qu'au début, j'avais tendance à me dire "*c'est pas possible, parce que quand je lis une page de Ricoeur, je me dis c'est parfait !*", mais si je lui dis "c'est très bien, c'est parfait, bravo Ricoeur, vous êtes un grand philosophe", ça ne sert à rien ! donc si je voulais lui être utile, il fallait que j'utilise le rouge, et que je tape mes réflexions page à page; ça a été évidemment pour moi un moment très extraordinaire, le travail avec lui.

Je ne veux pas non plus majorer mon rôle, même s'il a la gentillesse de me remercier dans les premières pages, comme son conseiller en historiographie, je ne veux pas majorer mon rôle, mais en tous cas, outre ça il y a le fait que effectivement on

---

est devenu amis, il m'a demandé de l'appeler par son prénom, donc il y a une relation forte et d'amitié, mais sur le plan intellectuel la chose qui m'apparaît comme la plus importante, c'est donc cette importance de la réception de l'oeuvre, cette pluralité de la réception de l'oeuvre. Le fait que... en histoire intellectuelle, c'est quelque chose sur lequel j'essaie de réfléchir, de travailler, parce que c'est un peu la logique de tout mon travail, l'histoire d'une école historique, *Les Annales*, histoire du structuralisme, des itinéraires biographiques intellectuels comme Ricoeur, De Certeau, histoire d'un paradigme comme "L'empire du sens" au point d'ailleurs que je sors un livre là en septembre, qui s'appelle "La marche des idées" - puisque vous avez parlé d'histoire des idées - et dont le sous-titre est "Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle"; c'est essayer de réfléchir à ce que peut être cette histoire intellectuelle, ce n'est pas évident, puisque l'histoire intellectuelle, c'est proche de la philosophie, mais ce n'est pas de la philosophie, c'est proche de l'histoire des idées classiques, mais ce n'est pas de l'histoire des idées classiques, c'est proche de la sociologie des idées, mais ce n'est pas de la sociologie des idées.

Mais l'autre point majeur c'est, à la fois de L'histoire du structuralisme, de Ricoeur, et du De Certeau, c'est ce que j'appellerai une indistinction épistémologique, c'est le refus - qui est une leçon de ce parcours - le fait qu'il n'y a pas de déterminisme trop fort; il faut refuser les déterminismes simples, une espèce de réductionnisme; on l'a beaucoup pratiqué, bien évidemment, parce que la première étape, le premier étage de la démarche scientifique, c'est de réduire - on voit bien en linguistique, on a quelque chose de complexe, de pluriel, il y a une réduction à faire - d'ailleurs dans Le Structuralisme, ça a été très fort, avec des structures binaires, on oppose dans parole, signifiant/signifié, toutes ces structures binaires avec des pôles, etc., en anthropologie structurale, en linguistique, mais c'est souvent très simplificateur, et on s'aperçoit de plus en plus que ces grandes grilles de lecture, qu'on applique aux oeuvres, à leur appropriation, sont souvent réductrices et laissent passer beaucoup des restes : l'important est souvent dans les restes, c'est ce que nous apprend Michel de Certeau.

Alors ce qui est là majeur, c'est de montrer qu'il y a des affinités, des pôles, qui ne fonctionnent pas, qui ne se réduisent

---

pas l'un à l'autre, c'est-à-dire que... on ne peut pas réduire le discours à une position, par exemple, purement économique et sociale, et de dire que si on tient tel discours, c'est parce qu'on occupe - c'est ce qu'on disait en général souvent - telle position sociale; il y a une relation souvent, mais ça passe par des canaux plus complexes, il y a la position économique et sociale, mais il y a aussi son appartenance, sa région, son milieu, un enjeu intellectuel global, sa position homme/femme.

C'est ainsi qu'on peut parler de génération de la guerre (il s'agit de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale) on peut parler de génération quarante huitarde pour ceux qui ont vécu la révolution de 1848, la génération de la révolution française qui ont été marqués par cet événement traumatique, il y a surtout des événements traumatiques, des événements forts sur le plan collectif sont générateurs d'une espèce de communauté générationnelle qui a participé à un même événement; aujourd'hui et qui parfois a été refoulé, parfois revient avec force, je pense par exemple à un événement traumatique qui a été occulté en France, et qui commence à revenir, qui est la guerre d'Algérie : c'est par exemple une guerre qui n'en était pas une et qui en était une : dans les faits c'était une guerre, dans les discours on appelait ça à l'époque "les événements"; et ceux qui parlaient de guerre : censure ! il ne fallait pas parler de guerre d'Algérie; le résultat des courses, c'est que... après, le travail de deuil nécessaire après une période de guerre, n'a pas été fait puisqu'il n'y a pas eu de guerre, et on a en plus très vite éliminé en 62 comme ce n'était pas particulièrement un acte de gloire de l'armée française, cet événement est tombé aux oubliettes, et le résultat c'est que évidemment il y a toute une génération qui a tout de même fait cette guerre, qui a été traumatisée par cette guerre, et il est nécessaire pour cette génération de parler, d'exprimer, de se voir reconnu au plan collectif pour se libérer des traumatismes qu'elle a connus, qu'elle a traversés, et cette chose commence à poindre en France autour de la question de la torture, autour d'un certain nombre de mises en cause de généraux, d'acceptation ou non, de reconnaissance ou non de l'usage de la torture, par exemple, le Général Massu avant de mourir a notamment reconnu qu'effectivement ils avaient torturé assez systématiquement. Il y a un certain nombre de choses qui reviennent de la mémoire.

---

Ceci pour dire que les choses, en histoire intellectuelle, sont très complexes, sont à des niveaux différents, il y a une cure d'amaigrissement à faire au niveau des causalités, des schémas de causalités, et qu'il y a beaucoup d'indétermination, il y a beaucoup d'affectif dans l'histoire intellectuelle, d'émotionnel, d'où l'importance des rencontres, et de choses qui ne sont pas forcément mécaniques, au contraire, qui sont tout le contraire de la mécanique; et puis il y a la pluralité de ce qu'on en fait, des appropriations et des pratiques qu'on fait d'une oeuvre, qui me semblent extrêmement essentielles; si fait que - et je reviendrai là à une phrase que j'aime beaucoup de Michel de Certeau qu'il dit à propos de l'événement de 68, qu'il a très très bien analysé, à chaud puisqu'il a écrit sans doute le plus beau texte sur mai 68, dès le mois de juin 68 dans la revue mensuelle jésuite de culture générale qui s'appelle "*Etudes*" qui est - en France la plupart des gens ne le savent pas - qui est la revue la plus importante par son nombre d'abonnés, par son lectorat, c'est pas parce que c'est une revue jésuite, personne n'en parle, mais c'est la revue la plus importante, plus importante que "*Débats*", que "*Esprit*", que la *NRF* (Nouvelle Revue Française), etc.

Donc Michel de Certeau a fait ce texte à chaud sur mai 68 dans "*Etudes*" qui a été republié en livre qui s'appelle "La prise de parole" et autres écrits de lui, paru en poche au Seuil, c'est très bon, qui est d'ailleurs sur l'oralité, la réflexion de Michel de Certeau est justement sur cette question du scriptural et de l'oralité, et il bâtit toute une théorie sur l'oralité, et il dit une phrase très simple, qui change tout en histoire, aussi bien en histoire littéraire, qu'en histoire classique, il dit "un événement - il pense à 68 mais on peut penser à n'importe quel événement au Brésil en France ou ailleurs - un événement n'est pas ce qu'on en voit, n'est pas ce qu'on en sait, un événement est ce qu'il devient" Extraordinaire !

Une fois que vous réfléchissez à cette formule "un événement est ce qu'il devient", tout a changé, tout a changé parce que - et c'est une réponse par rapport à ce que c'est qu'une biographie intellectuelle : Ricoeur c'est pas seulement la factualité de l'individu Ricoeur, pas seulement ce qu'il a fait, ce qu'il mange au petit déjeuner, comment est composé son diner, sa relation de couple avec Simone, etc., c'est pas seulement ça, c'est ce qu'il advient de l'oeuvre de Ricoeur, de lui-même, donc

---

ce qui va devenir, donc ce que Rainhard Kosselek appelle "le futur du passé", et pour la littérature et pour l'histoire, c'est un enrichissement extraordinaire; et j'en prendrai un exemple qui est la manière dont on analyse et dont Ricoeur pense l'analyse de ce qu'est un événement; on a déjà en partie ce que de Certeau dit : "un événement est ce qu'il devient", pour aller dans le même sens, Ricoeur dit : "un événement c'est trois choses: c'est d'abord ce qu'il appelle l'événement infrasignifiant, nécessaire - il faut savoir ce qui s'est passé. Par exemple l'étude de Luiz Eugênio Vécio sur le padre Sol c'est effectivement le premier travail auquel il s'est confronté : qu'est-ce qui s'est passé ? donc confronter les textes, et de voir quelle est la factualité, pourquoi c'est comme ça, dans quel contexte, qu'est-ce qui s'est passé, comment ça s'est passé; sur le plan de la factualité, le premier travail à réaliser qui est ce qu'il appelle dans "la mémoire, l'histoire, l'oubli", la phase documentaire, archivistique, du travail de l'historien, mais aussi quand on fait de l'histoire littéraire, d'auteurs, de biographie d'auteurs, c'est la première question à se poser aussi, la factualité même; ensuite deuxième étape on s'interroge non pas sur le quoi ? (que s'est-il passé ?) mais sur le pour quoi ? pourquoi ça s'est passé comme ça ? qu'est-ce qui dans le passé de cet acte présent, enfin il n'est pas présent, cet acte dont on parle, qu'est-ce qui peut l'expliquer sur le plan économique, politique, culturel, religieux, quel est le contexte qui permet d'expliquer, de donner sens à cet événement jusqu'à le raboter, l'expliquer complètement, jusqu'à faire disparaître l'événement comme événement, puisque ce qui caractérise un événement c'est son caractère énigmatique; qu'est-ce qui fait événement, c'est justement ce qui n'est pas prévisible : là c'est pas un événement qu'il pleuve, on est en hiver, donc c'est pas un événement; bon, mais par contre le 11 septembre, oui, c'est un événement : personne n'avait prévu effectivement que deux avions allaient détruire les Twin Towers.

Alors donc ce caractère énigmatique est presque éliminé, raboté par des schémas explicatifs, des échelles d'analyses, on multiplie les focales pour essayer de comprendre, par le passé l'événement qui s'est déroulé, et en général, une fois qu'on avait fait ce travail, l'historien avait fini son travail, et il pouvait considérer qu'il avait fait son travail, il avait rempli son contrat, il avait traité son événement, il avait dit ce qui s'était passé, il l'avait

---

expliqué, et il pouvait partir à la retraite; en fait, non ! un troisième travail commence, un troisième étage, et c'est ce que Ricoeur appelle - et qui correspond à la phrase de de Certeau "un événement est ce qu'il devient", l'événement sursignifiant, ce qu'il appelle événement **suprasignifiant**, ce qu'il appelle aussi dans la fin de sa trilogie "Temps et récit", l'identité narrative, c'est-à-dire ce en quoi l'événement est repris par les générations futures, ce en quoi il a un futur, ce en quoi il va y avoir des sédimentations de sens, des reprises interprétatives différentes, après l'événement, on peut en citer des tas, évidemment qui sont différentes selon que l'on parle de l'histoire brésilienne, de l'histoire française, européenne, russe, etc.

Pour les Français, il est évident que ça va de soi, y compris pour vous, que... un des événements sursignifiants de notre histoire, c'est la Révolution Française, et tout d'ailleurs j'ai fait un livre des dialogues avec Pierre Chaunu, un grand historien, mais il ne partage pas les mêmes opinions politiques ; un grand historien, avec une oeuvre monumentale, et à chaque fois d'énormes volumes, et on a fait un livre de dialogues, qui s'appelle "Instants éclatés", et dans ce livre, Chaunu me disait : "la révolution française c'est pas un événement, c'est une petite bâtisse qui a été détruite, dont personne voulait s'occuper, il s'est rien passé, parlez-moi d'événements : Pasteur, là c'est un événement, parce que ça a permis de sauver des tas de vies, mais la révolution française, rien !"

Alors la réponse qu'il faut donner à ce type d'argument, la révolution française, le 14 juillet 1789, ce n'est pas ce qui s'est passé entre le lever du jour et le coucher du soleil de la journée du 14 juillet, c'est la trace narrative, c'est les appropriations successives de cet événement en France, mais aussi dans le monde entier; une des traces lors du bicentenaire de la révolution française, c'est que les étudiants chinois de la place Tien Amen, face à l'armée chinoise chantaient la Marseillaise ! ça c'est une trace importante, qui montre qu'effectivement il y a un événement qui devient, il y a un futur du passé qui est repris dans une autre configuration.

Il y a d'ailleurs dans cette idée du devenir d'un événement un travail très initiateur - me semble-t-il, qui est le travail de Georges Duby, grand historien français médiéviste, qui lui a fait un ouvrage dans la collection la plus traditionnelle qu'on

---

ait en France, chez Gallimard, qui s'appelle "Les 30 journées qui ont fait la France" donc c'est une conception totalement dépassée de l'histoire, qui consiste à penser que la France s'est faite en 30 batailles, et c'est ainsi que la direction de la collection a demandé à Georges Duby, un des grands auteurs de l'histoire, de l'école des Annales, médiéviste connu, une oeuvre extraordinaire; il lui a dit "mais il y a une bataille qui a fait la France, c'est la bataille de Bouvines !" Bouvines, au début du XIIIe siècle en 1214, et vous allez nous raconter la bataille, dans cette collection grand public, où l'intérêt des lecteurs, c'est d'avoir la bataille, beaucoup de sang, beaucoup d'hémoglobine, du suspense, un peu de sexualité quand même, et donc quelque chose qui se lit comme un roman policier, tient en haleine, etc. Évidemment c'est pas tout à fait le genre de G. Duby, mais G. Duby a fait ce livre dans cette collection-là, et alors comment s'en est-il tiré ? il s'en est tiré d'une manière qui a permis une innovation, qui va dans le sens que je décris là; c'est-à-dire qu'il montre quoi ? il montre qu'à la bataille de Bouvines, il s'est rien passé, rien passé, c'est une pseudo-bataille; il y a bien eu la rencontre de deux rois, mais en fait ils ne se sont pas battus l'un contre l'autre, il y a un cheval qui est tombé, et donc son cavalier s'est cassé la jambe, et donc cette bataille qu'on présente comme la grande bataille qui a fait la France, énorme, etc., quand on regarde de près les témoignages, les sources qu'on a, il s'est rien passé. Alors, ensuite il fait une ethnographie militaire du phénomène guerre au début du XIIIe siècle, qu'est-ce que ça signifie "faire la guerre", "la paix de Dieu", le fait qu'on ne puisse pas se battre le dimanche, le jour du Seigneur, bon ! il fait toute cette ethnographie des mentalités de l'époque, mais surtout, il fait - et c'est là où il innove et il annonce en 1973 date de publication des "dimanches de Bouvines" la grande entreprise historiographique, du tournant historiographique qu'est l'entreprise dirigée par Pierre Nora, "Les lieux de mémoire", qui vont être lancés à partir de 1978 et commencer à paraître à partir de 1983, jusqu'en 1994, longue entreprise qui va durer 10 ans, mais avec 7 gros volumes et d'énormes contributions. Eh bien, je vois - enfin, c'est une hypothèse toute personnelle - le caractère initiateur de G. Duby dès 73 dans ce livre : parce que ce qui l'intéresse c'est la trace de Bouvines, comment Bouvines a fait trace jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au XXe siècle ? Comment cette

---

trace, les métamorphoses de sens donc, du futur de ce passé, jusqu'au temps présent, et c'est là où il montre que cet événement qui n'en était pas un, qui au XIVe siècle, vous pouviez chercher les traces partout, il n'y en avait aucune, c'était pas un événement ! Qu'il faut attendre le XVIe siècle pour voir cet événement tiré du néant et devenu une date constitutive d'une identité; laquelle ? L'identité narrative, l'identité "France"; car au XVIe siècle on commence à chercher les origines de la nation "France"; or ces origines, vous le savez, sont des origines extrêmement complexes; vous avez les thèses des Germanistes : les Français ils viennent des Francs, c'est des Germains; vous avez les thèses des romanistes qui disent : mais non, pas du tout, ça nous vient de Rome qui a envahi la Gaule; vous avez au contraire l'aile Gaulo-centrée, qui dit, pas du tout, ça nous vient des Gaulois, Vercingétorix, et donc c'est une bataille historiographique qui va courir tout au long du XVIe, XVIIe siècle, XVIIIe siècle, à travers ce qu'Augustin Thierry appellera au XIXe siècle la guerre des races qui est d'ailleurs quelque chose dont Marx s'est inspiré, la lutte des races, c'est quelque chose comme moteur de l'histoire, dont s'est servi Marx, il reconnaît sa dette auprès des historiens français, pour expliquer, pour avoir une espèce d'explication du processus de l'histoire, la lutte des classes, comme moteur de l'histoire politique vient de la lutte des races d'A. Thierry.

Et donc il y a là, toute une querelle historiographique et qui là change notre manière d'écrire l'histoire aujourd'hui; c'est-à-dire qu'on s'intéresse aujourd'hui beaucoup plus - c'est une citation que je tiens de Pierre Nora, que je cite partout, dans tous mes livres, que vous retrouverez dans le livre paru à EDUSC, grâce à Luiz Eugenio Vescio, qui s'appelle "A Historia", où je reprends au début cette phrase de Nora qui est "on s'intéresse aux effets plus qu'aux causes aujourd'hui, on s'intéresse aux commémorations, à la manière dont on commémore, et on reprend des événements, pas qu'on essaie de les reproduire, mais on en fait quelque chose; je prends un exemple : le bicentenaire de la révolution française; 1989, moment important; c'est un événement à analyser en tant que tel; qu'est-ce qu'on a fait en 1989 en France ? on n'a pas fait, on aurait pu faire - ce qui aurait été ridicule - on aurait pu dire c'est le bicentenaire, on va se déguiser en 'sans-culotte', et on va défiler sur les Champs

---

Elysées, devant François Mitterrand, et tout l'aéropage invité, Margaret Thatcher, une grande progressiste, etc... et on va défiler en 'sans-culotte' pour célébrer la révolution française : ridicule !

Ce qui est intéressant dans les commémorations, c'est pas de mimer ce qui s'est passé, c'est de repenser ce qui s'est passé à la lumière du sens d'aujourd'hui, des questions qu'on pose aujourd'hui, et la meilleure manière - même s'il a été critiqué, moi j'ai vu son défilé, et j'ai trouvé remarquable, une extraordinaire chose esthétique, et un extraordinaire message international, le défilé de Jean-Paul Goude - c'est la France plurielle : le message de 1789 aujourd'hui : la France terre des droits de l'homme, la France accueillante, la France composite sur le plan de choses qui sont empruntées à des histoires très différentes, à un brassage culturel, et c'est le message porté par ce défilé, c'est-à-dire un message d'aujourd'hui, un message sous la présidence socialiste en 1989, même si on était dans un moment de cohabitation en 1989, mais c'est le message présent qui compte, et donc ce qui compte là encore, c'est le futur du passé, ça me semble tout à fait essentiel dans la leçon à tirer.

Alors, je vais pas épiloguer, surtout pour redonner la parole et répondre aux questions, mais on peut dire que, à propos de Michel de Certeau, disons que les questions sont un peu les mêmes, que j'étais là aussi devant un handicap, qui était le fait que je venais de l'extérieur de la culture qui est quand même la culture chrétienne, jésuite, puisque là mon sujet était un père jésuite, il y avait une extériorité par rapport à cette culture de ma part, et donc des lacunes, des manques, etc. D'où la nécessité là encore à partir de ce handicap, de démultiplier la encore l'oralité, le recueil de témoignages, pour m'approprier cette culture, pour comprendre le sens de cet itinéraire; et alors là je dirais que encore plus, encore plus, les sources orales ont été importantes pour moi, parce que Ricoeur, c'est presque un saint ! C'est un philosophe, un professeur d'abord, et bon, ce qui lui manque aujourd'hui qu'il est à la retraite c'est le rapport aux étudiants, mais c'est un professeur, donc effectivement il est d'abord cela, donc c'est surtout ce travail sur son oeuvre, l'éclaircissement de son oeuvre, en quoi son travail fait sens pour des générations autres, etc.

Sur de Certeau, le recueil de témoignages, et là j'en ai recueilli près de 200, ça a été beaucoup plus extraordinaire sur le

---

plan de la force du témoignage, parce que - même si c'était déjà très fort avec Ricoeur - parce qu'on a là quelqu'un qui n'est pas seulement un professeur, mais un père, mais quelqu'un qui sans avoir été psychanalyste de métier, car il n'a jamais professé, contrairement à ce qui a été dit souvent, la psychanalyse, il a été très proche de la psychanalyse. Parce que vous savez qu'une des conditions pour être psychanalyste, c'est d'avoir été psychanalysé soi-même - or Certeau, très tôt, là j'ai des témoignages, Certeau ne dort quasiment pas, parce qu'il est totalement absorbé par le travail; il dort pas, la nuit il travaille; et il a dit plaisamment à quelqu'un - j'ai repris le témoignage - pourquoi tu n'as pas fait une psychanalyse ? "moi, tu me mets sur un divan, je dors !" Évidemment ! Et très tôt quand il commence sa formation de jésuite, le noviciat, il se fait bâtir un pupitre dans sa chambre, pour lire debout toute la nuit, pour éviter de tomber, pour rester rivé aux lectures, parce qu'il travaillait à ce point la nuit, parce qu'il était d'une grande disponibilité le jour pour les autres, et il a rencontré une foule, une foule de gens, dans tous les milieux, toutes les disciplines, et il a été très proche de la psychanalyse, sans avoir été psychanalyste, par le fait qu'il a été le co-fondateur de l'école lacanienne en France ! En 1964 l'école freudienne de Paris a pour co-fondateur un des rares non-analystes qui est Michel de Certeau ! Et il a fait tout le cheminement lacanien de 64 à la dissolution de l'école par Lacan lui-même.

Donc vous voyez, il a une acuité par sa formation la psychanalyse même s'il ne l'a pas exercée comme métier, plus les exercices spirituels d'Ignace de Loyola, qui apprennent le discernement intellectuel, vous avez là une acuité extraordinaire; or quel est le mouvement de Michel de Certeau ? c'est de faire en sorte, et l'essentiel de son oeuvre, bon, il y a son oeuvre écrite, mais l'essentiel de son oeuvre, c'est de faire en sorte que l'autre, celui qu'il rencontre aille au bout de lui-même: là évidemment il y a le côté de la façon dont il conçoit sa position de jésuite, qui n'est pas d'ailleurs, jamais quelque chose qui est de l'ordre du prosélytisme, c'est pas convaincre l'autre de devenir jésuite, et rentrer dans la compagnie, pas du tout ! Jamais ! Au point d'ailleurs que son appartenance aux Jésuites - certes elle était évidente au début, parce que jusqu'en 1959 ou 60 ils sont obligés de porter la soutane, donc là ça se voit, mais après plus de

---

soutane, et c'est le grand étonnement de beaucoup de gens qui l'ont cotoyé, d'apprendre sur le tard, très tardivement, qu'il est jésuite, même les amis les plus proches.

Je peux raconter l'histoire de quelqu'un qu'Amanda connaît très bien, il s'agit d'une grande historienne française qui habite à Montréal et elle s'appelle Régine Robin, qui a travaillé sur l'histoire, la linguistique, les frontières entre fiction, histoire, etc., et l'hybridité entre les deux, et la psychanalyse aussi, et il se trouve que Régine Robin a pour la revue "Dialectiques" à un moment fait un long entretien très intéressant d'ailleurs en 76 avec Michel de Certeau; et ils n'étaient pas sur les mêmes positions, mais en même temps ils se posaient un certain nombre de questions communes sur le plan épistémologique, méthodologique. Et elle l'a invité à coucher chez elle, et au petit matin, ne voyez là aucune liaison, c'est un domaine sur lequel je mettrai là une censure, sur la sexualité évidemment de Michel de Certeau, et Régine Robin était mariée, et elle est partie à Montréal avec un Québécois, et elle voit arriver au petit déjeuner Michel de Certeau dans un pyjama bleu bizarre, et elle lui dit "mais qu'est-ce que tu fais avec ce pyjama horrible ?" Et de Certeau lui dit, "mais c'est mon pyjama de jésuite!" et Régine Robin lui dit "Ah! parce que tu es vraiment jésuite ? On m'avait dit ça, mais je n'y avais jamais cru ! Je croyais que c'était une rumeur !"

Il n'a jamais rompu avec la compagnie, même des très proches, y compris de la compagnie de Jésus on cru que de Certeau, parce qu'il avait quitté sa communauté, et qu'il vivait seul un moment, parce qu'ils vivent normalement dans une communauté, certains avaient cru qu'il avait rompu avec la communauté, et avaient d'ailleurs, j'ai des témoignages que je raconte dans le livre, dans ma biographie, c'est assez drôle, de gens de la compagnie qui ont appelé le directeur d'études jésuite, en disant "je comprends que de Certeau soit mort, il a du se suicider, il n'a pas du supporter de ne plus être dans la Compagnie". Des histoires absolument rocambolesques alors qu'il n'a jamais rompu, j'ai vu des archives, j'en ai pas vu beaucoup, mais celles de la Compagnie de France, où j'ai quand même vu là quelques documents écrits extrêmement importants, et dont d'ailleurs ceux-là, c'est d'ailleurs comme ça que je commence ma biographie, sur l'enterrement.. C'est un truc

---

absolument fabuleux, l'enterrement de Michel de Certeau, avec Piaf demandant dans l'église de Saint Ignace de passer la chanson d'Edith Piaf "Non, je ne regrette rien", et l'émotion créée, Julia Kristeva pleurant d'émotion, et disant, J. Kristeva de m'expliquer, car je l'ai vue, et je raconte ça dans le livre aussi bien sûr, Kristeva allant voir les responsables jésuites, et leur disant "c'est dommage que je sois une femme, je deviendrais bien Jésuite". Au cours de cette cérémonie, vous m'avez convaincue, je rentre ! Je sais pas si Solers aurait été d'accord, mais bon !

Ceci pour dire que j'ai eu là sur Certeau, une intensité des témoignages oraux au point que ça a été très difficile pour moi d'arrêter les témoignages, et d'arrêter le livre parce que j'aurais bien continué comme ça jusqu'à ma mort, tellement c'était extraordinaire, tellement c'était extraordinaire d'intensité, d'intensité, au point qu'il y avait des témoins qui n'arrivaient plus à parler, des témoins étranglés de sanglots, de larmes, d'émotion, racontant leur relation avec Certeau; pourquoi ? Parce que c'est une relation très forte, comme je l'ai dit, dans le sens du discernement ignacien, et de la démarche des exercices spirituels, sa démarche, ce geste, sans arrêt, c'est de faire en sorte que l'autre aille jusqu'au bout de lui-même, et cet acte, ce geste a eu pour conséquence des ruptures existentielles, ce qu'il appelle à propos de mai 68, "des ruptures instauratrices", c'est-à-dire qu'il a provoqué chez l'autre des ruptures instauratrices qui ont permis des cheminements intellectuels extraordinairement forts, qui ont été plus que de suivre une psychanalyse, par exemple pour certains, et ça j'ai des témoignages jusqu'à ses derniers moments, où il est à l'agonie, où il sait qu'il va mourir, il sait très bien que ses jours sont comptés, alors qu'il peut plus rien manger, puisqu'il a eu un cancer du pancréas, que... il se sait condamné à court terme, qu'il peut à peine marcher, il va encore voir les gens pour dire "il faut que tu ailles jusqu'au bout de ton travail de recherche" et donnant encore des livres à lire, et disant "il faut aller dans ce sens-là", etc., pas dans son sens à lui, dans le sens de l'autre, et c'est absolument hallucinant, ha-llu-ci-nant ! J'en donnerai un seul exemple, il y en a pléthore dans mon livre, mais j'en donnerai qu'un seul exemple qui me semble très très révélateur, c'est un de ses amis spécialiste de théorie littéraire, professeur à Santa Cruz, qui était son collègue, et qui l'a fait élire

---

à San Diego, parce que vous savez que Michel de Certeau a enseigné très longtemps en Californie à l'université de San Diego, à Layola, et dans un milieu à l'époque très réputé sur le plan de la culture française, puisqu'il y avait là Latour, Lyotard, Baudrillard que j'aime pas du tout, mais il y avait de Certeau, et vous avez là quelqu'un que vous connaissez peut-être, qui s'appelle Richard Terdiman, donc spécialiste de la théorie littéraire, et Terdiman est un juif américain, un vieux très confiné dans la culture juive américaine, qui est Brooklyn à New-York, et il a voulu quitter un peu, le fait de rester enfermé dans cette culture juive, et au contraire de s'ouvrir à autre chose... et donc il a quitté Brooklyn, et bon, il est devenu professeur en Californie, et au début des années 80, il va dans un voyage en Pologne - les Polonais ont organisé une visite au camp d'Auschwitz, et Terdiman dit : "moi,... non ! vous préparez pour moi un autre programme : les autres peuvent aller à Auschwitz, mais moi je ferai autre chose !" Bon, il fait autre chose; et puis, de Pologne, avant de revenir aux Etats-Unis, il passe par Paris, et il rencontre Michel de Certeau, donc son ami, et il lui raconte son histoire, et bon voilà; réaction de Michel de Certeau, typique de sa réaction et des ruptures existentielles positives qu'il permet dans cette acuité à l'autre, il lui dit : "Richard, je te comprends, vu ta sensibilité, t'aurais pas supporté, etc., je comprends tout à fait que tu aies demandé un autre programme, que tu n'aies pas été voir cette horreur, mais, est-ce que tu t'es posé la question de savoir si tes ancêtres ont eu le choix ?" Dur ! Dur ! Mais c'était une manière de faire comprendre ce qu'il a compris après !

Entre temps Certeau meurt - janvier 86 - Terdimann retourne en Californie, et il m'a expliqué qu'il s'est empressé plus tard de revenir en Pologne et de visiter Auschwitz; c'est-à-dire qu'il avait très bien compris que son issue à lui, ce n'était pas de tourner le dos à ses racines, c'était d'une certaine manière de se réconcilier avec ce passé tragique, et c'était une manière de lui faire comprendre par une pratique, qui est sa pratique épistémologique, et sa pratique dans son rapport à l'autre, pratique typique de de Certeau, qui parfois énervait certains. Il ne faut pas avoir une vision irimique, enjolivée, hein ! certains étaient très irrités par cette pratique, qui était l'écart, la pratique de l'écart : ne pas abonder forcément dans de fausses assurances, mais faire rebondir la créativité, faire rebondir le questionnement par

---

une pratique de l'écart, et là, l'exemple précis que je vous ai donné, est typique de cette pratique de l'écart, même dans la provocation, très dur, qui fait rebondir, et qui a permis à Terdiman d'être réconcilié aujourd'hui avec ce passé, et d'avoir une vision beaucoup plus apaisée de ce rapport qui, sans de Certeau aurait été toujours extrêmement douloureux, et coupé, où il n'aurait jamais été réconcilié avec lui.

Donc, vous voyez ici que, évidemment, ce genre d'information - vous pouvez lire toute l'oeuvre, elle est importante - de Richard Terdiman, vous ne l'aurez pas ! C'est des choses très fortes, qui ne peuvent être que le produit justement d'une intersubjectivité, d'une rencontre, d'une confiance, d'une passion commune; dans la rencontre, Terdimann, quand je l'ai rencontré, je ne le connaissais pas ! sauf qu'on avait cette passion commune pour de Certeau ! Et que cette passion commune a permis un certain nombre de choses, qu'un certain nombre de choses se disent, qu'un certain nombre de choses participent ensuite de la reprise narrative.

Alors, évidemment, l'usage de l'oralité pose aussi un certain nombre de problèmes méthodologiques, mais, du genre par exemple reconstitution d'après coup, reconstruction a posteriori. Donc je termine là, sur ce problème méthodologique, ce problème de méthodologie, mais de nécessaire objectivation, de remettre à sa place le discours, mais remettre à sa place, ça veut dire quoi ? Bien se rendre compte du lieu, du moment, de la pratique, de celui qui parle; finalement les problèmes méthodologiques sont peu différents du rapport à la source écrite; on a fétichisé la source écrite, "la source écrite, c'est la vérité", ça c'est le produit d'une certaine école, qui est l'école méthodique, c'est pas plus la vérité, il faut pas croire que parce que c'est écrit, c'est forcément vrai; c'est pareil pour l'image, surtout aujourd'hui avec Photoshop et les constructions ordinateur. Là on peut faire disparaître des personnages, en faire apparaître d'autres. C'est pas la vérité parce que c'est écrit ! Là aussi il y a tout un travail, tout un travail là aussi de critique, d'objectivation de la source; et l'usage dans "L'histoire du temps présent", des sources orales de plus en plus fait que... on développe aujourd'hui une réflexion méthodologique sur l'utilisation, le type d'utilisation qu'on peut faire, le type d'usage qu'on peut faire de ce type de source.

---

AES : *Maurício demande si le concept de pouvoir de Michel Foucault, c'est vraiment original, comme dit Deleuze, la question c'est ça, si vous le considérez ce concept, nouveau, neuf.*

FD : Je pense effectivement que c'est une grande novation de Foucault que cette question du passage de la conception classique utilisée jusque là, conception marxiste classique de ce que Althusser appelait "les appareils idéologiques d'état" - l'époque de Dialectiques. Incontestablement, Foucault a porté dans une pluralisation, dans une dissémination, par cette notion de pouvoir; c'est-à-dire dans l'idée d'une circulation de pouvoir, d'une dissémination du pouvoir, d'une non-assignation à résidence précise du pouvoir, mais à une circulation; il a beaucoup apporté aussi dans l'étude d'une inscription du pouvoir sur les corps, ce qu'il appelle le "bio-pouvoir", c'est aussi un apport de Foucault, là, toutes ses réflexions de la dernière partie de sa vie sur le "bio-pouvoir", alors tout ça est extrêmement positif et intéressant parce que effectivement il a permis de sortir d'une certaine mécanicité qui était en usage, et donc d'ouvrir le champ à des études qui se portent bien. Là, moi je suis content d'avoir rendu justice à Michel de Certeau, parce que Michel de Certeau a souffert sur le plan national et international du rayonnement de Foucault, au point d'ailleurs que LeRoy Ladurie a dit - mais j'aime pas du tout LeRoy Ladurie, il est justement très méchant, surtout contre Certeau - il a dit à propos de Certeau "il n'y a pas de place pour deux Foucault", il y a déjà un Foucault, on va pas en avoir un deuxième, en pensant à Michel de Certeau; donc il a souffert de ça, je pense surtout aux Etats-Unis, où il y a une très grande influence de Foucault, c'est un des maîtres penseurs du structuralisme, du post-structuralisme, ce que les Américains appellent le post-structuralisme.

Mais de Certeau a été là le parent pauvre. Pourquoi le parent pauvre ? Parce qu'il était chrétien, son oeuvre est beaucoup plus importante, c'est là où aujourd'hui de Certeau permet d'aller plus loin que Foucault; pourquoi ? Sur le plan du pouvoir, rapidement parce que l'heure avance, mais Certeau permet d'aller plus loin parce que Foucault a mis en évidence une logique de l'espace spatial, social, selon le modèle du panoptique, c'est bien connu, dans "Surveiller et Punir", donc le Panopticum, une espèce de cadre disciplinaire, que l'on trouve dans prisons, écoles, casernes, séminaires, etc., et valorisant les

---

manipulations du pouvoir sur les corps, les individus, le dressement des corps, la discipline des corps, etc.; quelle est la part, dans ce schéma du panoptique donnée aux acteurs ? Nulle ! Les acteurs subissent ces structures de manipulation et ce dispositif quasi carcéral; Certeau montre, dans un livre - traduit en portugais, je pense - qui s'appelle "L'invention du quotidien", le premier volume, surtout le premier volume, "les arts de faire" - vous avez là la critique la plus pertinente de Foucault dans un texte de ce livre, critique qui n'est pas de considérer Foucault nul, au contraire, de Certeau a la plus grande admiration pour Foucault, il a fait la meilleure recension - Foucault l'a dit lui-même - des "Mots et les choses", il a fait un texte qui s'appelle "Le rire de Foucault", et il dit en parlant de Foucault que Foucault était "au bord de la falaise", et Chartier a repris cette formule, mais "au bord de la falaise", ça veut dire "se mettre en risque", et pour Certeau c'est une manière de qualifier Foucault; donc il avait une grande admiration, il a accompagné Foucault. Mais il permet d'aller plus loin, parce que il montre que derrière ces dispositifs de contrôle qu'ils soient sociéto-politiques, à quelque niveau que ce soit, il y a toujours une place, une part pour le détournement, pour la ruse, ce qu'il appelle "l'intelligence au sens grec du terme" la "metis", ce qu'utilise l'anthropologue français Jean-Pierre Vernan et Marcel Detienne, la "metis", l'intelligence individuelle de se situer non pas au niveau de ceux qui manipulent, mais de se situer au niveau de la réception des acteurs, et de voir comment ces acteurs, finalement, parviennent à passer au travers des mailles du filet; et ça, ça me paraît tout à fait important, cette espèce de mouvement vers la création, vers la créativité, vers la sortie des structures de manipulation, et qui fait d'ailleurs que, de plus en plus, que je montre dans le livre aussi, que dans les "Cultural Studies" américaines, dans les "Post Colonial Studies" américaines, vous avez une utilisation de de Certeau de plus en plus, parce que justement on se rend compte que c'est bien joli de dénoncer, de dénoncer une espèce de main mise extérieure mais il faut voir aussi ce qu'on en fait également concrètement, dans les pratiques, dans les usages, dans les us et coutumes, et Certeau permet de penser ça, justement entre autres par les thèses qu'il développe dans "L'invention du quotidien" comme dans "La culture au pluriel" que vous avez aussi en portugais ici;

---

Je peux vous dire, et c'est pas parce que je suis là au Brésil, ça je peux vous le dire parce que j'ai vu les archives de la compagnie de Jésus, que j'ai travaillé dessus, que j'ai vu les textes, internes, enfin, un certain nombre d'entre eux, en février 68, avant le mouvement de mai 68, en février 68, Certeau demande à être missionné, à ses supérieurs, parce qu'il est jésuite, il ne peut pas faire ce qu'il veut, et habiter là où il veut. Il demande à ses supérieurs d'être missionné au Brésil, et de pouvoir être à la fois en France et au Brésil; il est fasciné par le Brésil, et là, je pense, il y a des points de rencontre très très importants sur le plan intellectuel au Brésil. Et en plus, une histoire assez drôle, il se trouve qu'il est venu souvent au Brésil, pays qu'il affectionnait le plus, et c'était pendant la période de la dictature brésilienne, et comme il était très "théologie de la libération", soixante-huitard, etc., il a été interdit de séjour ! Certeau interdit ! Plus de Brésil ! Bon, qu'est-ce qu'il a fait ? Comme il est noble, il a deux patronymes, il s'appelle en fait Michel de la Barge de Certeau, ce qui lui a permis de revenir au Brésil sous le nom de "Michel de la Barge" ! Les autorités brésiliennes de la dictature n'y ont rien vu ! Et plaisamment, après il a raconté - il se sentait pas noble - "vous voyez, ça a un avantage d'être noble".

*AES : Qu'est-ce que vous pensez sur Rancière "Les noms de l'histoire" ?*

FD : Rancière, lui a profondément évolué, très profondément évolué; il n'est plus du tout sur cette situation de donneur de leçon, de surplomb, etc., et son travail est très intéressant ! Son mode d'interrogation dans "Les noms de l'histoire", de dire qu'il y a une poétique de l'histoire, de définir une poétique de l'histoire, c'est très intéressant; cela dit, je ne partage pas totalement, même si je reconnais le grand intérêt de toute l'oeuvre de Rancière, et puis son travail aux frontières de la philosophie et de l'histoire, je partage pas cette aporie à laquelle il appelle les historiens, cette impasse à laquelle il appelle les historiens, qui consiste à laisser parler l'archive, à être fasciné par l'archive, l'idée ou plutôt la fascination de l'archive; or, moi, la position que je défendrais, c'est la position d'Arlette Farges, qui est le goût de l'archive, mais qui est aussi évidemment la position de de Certeau, dans tout son travail autour de l'histoire, le goût de

---

l'archive, mais sans rester obnubilé fasciné par l'archive, non ! L'historien a aussi son travail de mise en scène, de cette narrativité : l'archive ne parle pas pour elle-même, en elle-même; il y a un livre d'ailleurs complètement dingue, qui est paru en France, qui s'appelle "Les aveux des archives"; vous savez, on a aussi aujourd'hui une espèce d'histoire sensationnaliste, avec l'ouverture des archives à l'est.

Ce que je veux dire, finalement, c'est que les archives n'avouent pas, il faut interroger les archives, elles parlent pas d'elles-mêmes; d'où le nécessaire travail de critique, de mise en scène, de construction, de fabrication de l'histoire, de l'historien du littéraire par rapport aux archives.